

Le COVID-19 a complètement bouleversé le monde entier. Le Docteur Philippe Dussoix, médecin chef aux urgences de l'Hôpital de la Tour, nous raconte son combat, celui de son équipe pour lutter contre la pandémie et sauver nos vies.

#Ensemble

MERCI À VOUS

ET BONNE SANTÉ!



50

RACONTEZ-NOUS VOTRE QUOTIDIEN DEPUIS LE DÉBUT DE CETTE CRISE?

En février, aux urgences, nous avons pris conscience que l'épidémie qui faisait rage en Italie n'allait pas s'arrêter aux frontières. Avec la direction de l'Hôpital de La Tour, nous avons commencé à réfléchir à l'organisation de notre service et de l'hôpital pour préserver nos structures de soins et éviter le chaos. Parallèlement, nous avons reçu le mandat du médecin cantonal de Genève de créer un centre de prélèvement pour diagnostiquer le COVID-19. À partir de ce moment, j'ai décidé momentanément de me mettre en réserve afin d'être en mesure de diriger la cellule de crise au niveau des urgences en coordination avec la direction, les autres services de l'hôpital et centres d'urgence du canton et de la Suisse romande, ainsi que la direction générale de la santé. Avec le déclenchement du plan catastrophe ORCA, il a également fallu coordonner l'intégration des sapeurs-pompiers et de la protection civile qui sont venus en renfort de nos équipes.

En un week-end, nous avons créé dans des locaux inoccupés toute la logistique et l'organisation d'un centre de dépistage pour le COVID-19, pensé au parcours patient, aux moyens de protection, à l'organisation administrative avec en particulier le suivi des patients et le rendu des résultats avec la déclaration au médecin cantonal et à l'Office fédéral de la santé publique. Le 2 mars j'ai moi-même inauguré ce centre en accueillant les premiers patients suspectés du COVID-19, avec l'aide d'une secrétaire et de notre infirmière chef adjointe. Il était important de montrer l'exemple, de tester le dispositif, de pouvoir l'améliorer très rapidement. J'étais assez fier d'aller au front, de me sentir utile et de faire quelque chose de différent. Je me rappelle avoir ressenti une certaine crainte d'être en contact avec cette maladie potentiellement mortelle même si je ne présente aucun facteur de risque. Ce virus est vraiment différent et mérite de prendre toutes les précautions pour éviter d'être contaminé surtout qu'à l'heure actuelle, il n'est pas prouvé que nous serons immunisés par la suite.

La question du matériel de protection a aussi été un sacré challenge. L'enjeu de la protection du personnel en cas d'épidémie est évidemment extrêmement stratégique et on a senti à ce moment qu'on était comme en période de guerre. Les blocages aux frontières de matériel sanitaire en sont les exemples les plus frappants. Ceci dit, nous avons ressenti

une grande solidarité de tous les partenaires et la gestion rigoureuse du matériel nous a permis de passer la phase critique durant laquelle l'approvisionnement était problématique.

Au début, les critères de test étaient relativement restrictifs. Pour ceux qui ne présentaient pas les conditions de dépistage, il fallait leur expliquer que nous ne ferions pas le test mais qu'ils devaient se mettre en isolement. Évidemment, cela a créé quelques tensions, associées parfois à l'agressivité de certains patients. Le matin, une dizaine de patients attendait parfois devant la porte l'ouverture du centre. On devinait leur inquiétude importante, ils posaient de nombreuses questions auxquelles nous tentions de répondre. Parfois, ils formulaient des demandes farfelues mais compréhensibles comme celles de vouloir un dépistage alors qu'ils avaient seulement vu de loin une personne qui s'est révélée porteuse de la maladie. Un jour, deux personnes ont débarqué en tenue complète de sécurité pour venir consulter aux urgences. L'annonce du diagnostic par téléphone souvent un ou deux jours plus tard était un moment délicat, certains patients fondaient en larmes, d'autres posaient mille questions sur les enfants, le travail, les parents... Ensuite, nous les rappelions toutes les 48h pour suivre l'évolution.

Durant les deux premières semaines, c'est le service des urgences qui s'est occupé de gérer ce centre. Mais dès le départ, il paraissait indispensable d'intégrer d'autres personnes pour préserver nos équipes qui allaient être mises à rude épreuve. Avec le déclenchement du plan Orca et l'arrêt de l'activité des cabinets médicaux, nous avons pu bénéficier de l'aide des médecins installés en ville, ainsi que des sapeurs-pompiers et de la protection civile. Les médecins nous ont vraiment apporté un précieux soutien, sans eux le centre n'aurait pas pu fonctionner à plein régime. Ils se sont montrés très engagés et ont répondu sans restriction à notre sollicitation. Je me rappelle avoir organisé avec une quarantaine d'entre eux une téléconférence afin de leur présenter le fonctionnement du dispositif et leur expliquer nos attentes à leur égard. Trois d'entre eux ont été contaminés, heureusement sans complication, et cela n'a pas empêché les autres de continuer à venir au centre. Nous avons aussi pu compter sur l'aide efficace des étudiants en médecine dont certains travaillent déjà avec nous aux urgences en temps normal le soir et

51



le week-end pour des tâches administratives. L'activité augmentant exponentiellement, nous avons déménagé au bout de deux semaines dans une tente construite sur le parking de l'hôpital, capable d'accueillir plus de 200 patients par jour. Au pic de l'épidémie, nous sommes montés à presque 120 patients par jour.

En parallèle à l'organisation de ce dispositif, il a fallu gérer un quasi-doublement de capacité de notre centre d'urgence en modifiant complètement notre fonctionnement et en augmentant la supervision médicale. En effet, à la demande des Hôpitaux Universitaires Genevois, nous avons accueilli la plupart des patients qui étaient habituellement orientés aux urgences de l'Hôpital cantonal de jour et de nuit. Ce surplus d'activité a été très bien maîtrisé, mais a nécessité l'adaptation quasi quotidienne des effectifs et du fonctionnement.

VOS RELATIONS AVEC VOS COLLÈGUES SE SONT-ELLES RENFORCÉES?

Durant toute cette période, l'activité a consisté à passer environ cinq heures par jour au téléphone ou en téléconférence avec tous les partenaires afin de coordonner nos efforts. J'ai effectué principalement cette activité en télétravail en restant à disposition des équipes en cas de surcharge. Heureusement, le lien avec les autres centres d'urgence et hôpitaux a permis de bénéficier de l'expérience et de la compétence précieuse des collègues.

COMMENT FAIT-ON POUR SUPPORTER ÉMOTIONNELLEMENT LE DÉCÈS D'UN DE SES PATIENTS?

Tous les patients atteints gravement du COVID-19 ont été orientés vers les HUG qui ont donc assumé la plupart des décès. Cependant, la mort fait partie de notre quotidien et, en tant que médecin, j'ai appris à l'appivoiser. La mort rode toujours, elle nous prend parfois par surprise même si notre travail consiste à anticiper au maximum. Aux urgences, on effectue régulièrement des réanimations en sauvant parfois des vies. Quand nous échouons, le plus dur est d'annoncer la nouvelle aux proches et de les accompagner sur le chemin du deuil. C'est encore plus difficile si l'on connaît le patient depuis longtemps et qu'on a partagé avec lui les difficultés de la vie en l'aidant par exemple à surmonter une maladie.

VOUS ÊTES-VOUS SENTI DÉCOURAGÉ FACE AU COVID-19?

À aucun moment, je me suis découragé face au COVID-19, ayant toujours eu confiance en notre excellent système de soins. En lien régulier avec les Hôpitaux universitaires, nous avons mesuré l'extraordinaire travail d'adaptation qu'ils ont effectué pour supporter le choc. C'est absolument prodigieux ce qu'ils ont réussi à faire et je crois qu'on peut vraiment être fiers de notre système de soins en Suisse. Nous avons eu l'un des taux d'infection les plus importants du monde par rapport à notre population et l'ensemble du système de soins n'a jamais été mis en difficulté. Évidemment, cela a été au prix



d'une extraordinaire capacité d'adaptation et bien sûr le résultat des mesures de confinement qui ont été prises rapidement. Comme tous mes collègues, je suis inquiet d'une deuxième vague alors que l'on commence le déconfinement mais j'espère que la population a compris les mesures barrières élémentaires consistant en l'hygiène des mains et la distanciation sociale. Ces habitudes que nous avons prises récemment feront partie de notre quotidien pendant de nombreux mois. Il ne faut absolument pas relâcher nos efforts sous peine de devoir revenir en arrière.

COMMENT AVEZ-VOUS SOUTENU VOTRE ÉQUIPE?

Le soutien des équipes a consisté en priorité à écouter sans cesse les besoins du front afin de proposer des conditions de travail adéquates malgré la surcharge. La réactivité face aux problèmes soulevés et notre capacité de répondre rapidement aux sollicitations a permis de maintenir la confiance de nos équipes. Évidemment un passage régulier au front, ainsi qu'une communication régulière, ont été très importants.

COMBIEN DE MALADES AVEZ-VOUS SOIGNÉ DEPUIS LE DÉBUT DE L'ÉPIDÉMIE?

Le centre de dépistage a vu passer près de 2'500 patients dont 25% en moyenne étaient porteurs du COVID-19. En parallèle, notre centre d'urgence a vu le passage du même nombre de patients pour des affections diverses, dont une grande partie arrivait en ambulance.

CETTE ÉPIDÉMIE VA-T-ELLE CHANGER LE MILIEU MÉDICAL EN GÉNÉRAL?

L'épidémie a mis en évidence notre capacité d'adaptation et la stabilité de notre système de soins. Elle a permis également de renforcer la collaboration entre les différents partenaires et je suis sûr que cela aura un impact favorable sur notre fonctionnement futur. Les divergences ont été mises de côté et l'ensemble des partenaires ont tiré à la même corde avec une abnégation et un enthousiasme qui m'ont parfois surpris. A mon échelle, nous n'avons rencontré aucune résistance à la mise sur pied de cette forme de plan catastrophe. Ce qui montre à quel point le milieu médical est engagé à l'égard de la population et de la société. Je suis par exemple surpris du manque de reconnaissance du personnel infirmier et du déficit extrêmement important de formation dans cette branche, nous obligeant à dépendre des pays voisins.

EST-CE QUE LES APPLAUDISSEMENTS AUX FENÊTRES ET AUX BALCONS VOUS ONT FAIT DU BIEN?

Évidemment, ces applaudissements nous font chaud au cœur et ont soutenu tous les intervenants dans cette lutte acharnée contre la maladie. C'est un phénomène inédit qui témoigne de la reconnaissance de la population et qui renforce le sentiment de solidarité qui nous anime tous. C'est un message d'espoir pour notre société, d'habitude plutôt individualiste et tournée vers le profit.